

Femmes du Tiers Monde

Diane Lamoureux

Volume 19, Number 3, 1988

L'espace extra-atmosphérique et le Canada

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702384ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702384ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamoureux, D. (1988). Femmes du Tiers Monde. *Études internationales*, 19(3), 547–553. <https://doi.org/10.7202/702384ar>

LIVRES

1. ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Femmes du tiers-monde*

Diane LAMOUREUX**

Le féminisme est-il un produit de luxe destiné à la seule consommation des sociétés occidentales développées? C'est une question qui vous vient à l'esprit, lorsqu'on examine la littérature concernant les femmes et le développement, et qui traverse les textes dont il sera question dans cette étude. Au-delà de la diversité des réponses apportées, il convient cependant de s'interroger sur la pertinence ou à tout le moins sur les causes de la problématique « femmes et développement ».

La récente vague féministe a généré toute une série d'analyses qu'on pourrait méchamment regrouper sous la rubrique « Femmes et ... ». Le développement n'y a pas fait exception. Les bénéfices que peuvent en escompter tant les femmes que le développement sont toutefois loin d'être évidents et il serait puéril de se limiter à la réjouissance vis-à-vis de la « découverte » des femmes du tiers-monde. Le phénomène mérite qu'on prenne la peine d'en retracer la genèse. Je serais encline à la faire procéder d'une part de l'échec des politiques traditionnelles de développement et d'autre part des initiatives internationales qui ont ponctué la décennie des femmes de l'ONU.

Point n'est besoin d'être spécialiste de la question pour se rendre compte que le « développement » du tiers-monde se solde, *grosso modo*, par un échec. Cela génère par ailleurs tout un débat pour identifier les causes de cet échec. Certains insistent sur le capitalisme, d'autres sur l'occidentalisation, d'autres encore sur le fait que les femmes n'y aient pas été intégrées. N'en reste pas moins qu'à cet égard, un élément est frappant: les économies traditionnelles fonctionnent sur le travail des femmes, pourtant jusqu'à tout récemment celles-ci étaient tenues à l'écart des programmes de développement, ce qui n'est pas surprenant puisque le développement occidental s'est construit sur la fiction de l'homme pourvoyeur et de la femme consommatrice.

C'est à Ester Boserup¹ que revient le mérite d'avoir souligné, dès 1970, l'incongruité de telles politiques de développement. À partir de son expérience de consultante auprès

* JAYAWARDENA, Kumari. *Feminism and Nationalism in the Third World*. London (Engl.), Zed Books, 1986, 279 p.

MIES, Maria. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*. London (Engl.), Zed Books, 1986, 255 p.

SEN, Gita and GROWN, Caren. *Development, Crises, and Alternative Visions: Third World Women's Perspectives*. New York (N.Y.), Monthly Review Press, 1987, 116 p.

** Professeur au Département de science politique de l'Université Laval, Québec.

1. Voir Ester BOSERUP, *Woman's Role in Economic Development*.

Revue Études internationales, volume XIX, n° 3, septembre 1988

d'organismes internationaux, elle en arrivait aux évaluations suivantes: l'activité économique des femmes est systématiquement sous-estimée puisque les programmes ne tiennent pas compte de l'agriculture vivrière; la colonisation a entraîné une dégradation de la condition des femmes dans les pays qui lui ont été soumis; les organismes et politiques de développement doivent prendre en considération le rôle majeur joué par les femmes dans la production. Inutile de souligner qu'une telle prise de position en surprend plus d'un, tout en contribuant à faire sortir le débat de l'ornière de l'affrontement entre « stratèges des multinationales » et néo-marxistes. Anthropologues, sociologues et économistes tentaient donc de réfléchir sur les possibilités d'inclure les femmes dans le développement.

Parallèlement, la décennie des Nations Unies pour les femmes allait permettre à la fois de sortir de l'ombre et de donner une crédibilité aux revendications féministes dans le tiers-monde. Commencée à Mexico sur un affrontement Nord-Sud à l'image des affrontements politiques traditionnels, elle allait se terminer à Nairobi sur le caractère transnational et transculturel de la revendication féministe. Malgré les limites de telles rencontres et les doutes qui peuvent légitimement être entretenus sur la représentativité de certaines délégations, il n'en reste pas moins qu'au fil des conférences internationales et malgré la diversité des orientations, l'oppression des femmes a été identifiée comme un problème mondial.

L'amélioration de la condition des femmes a dès lors cessé d'apparaître comme un luxe que pouvaient s'offrir les femmes des pays riches alors que les femmes du tiers-monde avaient des questions autrement plus importantes de survie à régler. La survie n'est pas qu'une question économique et passe également par la libre disposition de son corps. Or la violence masculine est un phénomène largement répandu qui, malgré la diversité des formes sous laquelle elle se manifeste, met également en danger la survie des femmes. Tout cela allait entraîner de nouvelles recherches sur la question « femmes et développement ».

I – Quel développement ?

C'est dans la voie ouverte par Boserup qu'on peut situer l'ouvrage de Gita Sen et de Caren Grown.² Les deux auteurs participent au projet DAWN (Development Alternatives with Women for a New Era), un réseau de militantes et de chercheuses qui travaillent dans une perspective de « economic and social justice, peace and development free of all forms of oppression by gender, class, race and nation ».³ Dans leur livre, elles visent à la fois à développer un cadre analytique permettant d'intégrer la critique des préjugés de classe et sexistes des organismes internationaux de développement et à fournir un certain nombre de solutions extrêmement concrètes pour répondre aux problèmes auxquels sont confrontées moult sociétés du tiers-monde.

Pour ce faire, elles commencent par souligner que les stratégies de développement se sont avérées un fiasco pour les femmes puisqu'il y a une contradiction fondamentale entre la logique du développement et le bien-être économique des femmes. Cette contradiction tient du fait que les rapports de sexes sont fondés sur l'oppression des femmes et que le développement ne tient pas compte des intérêts et des besoins des groupes défavorisés. Plus particulièrement, l'insistance sur la propriété privée et la commercialisation a souvent entravé l'accès des femmes aux ressources, d'une part, et, d'autre part, la dissociation entre satisfaction élémentaire des besoins et projets de développement a marginalisé les femmes en

2. Gita SEN et Caren GROWN: *Development, Crises and Alternatives Visions*, New York, Monthly Review Press, 1987.

3. *Idem*, p. 9.

les confinant à un rôle non visible socialement de pourvoyeuses vivrières dans le secteur économique dit informel.

Les auteurs abordent ensuite la question de la logique du développement et reprennent à cet égard les analyses néo-marxistes de la dépendance en les adaptant à la réalité des femmes. Cela les amène à prôner un développement qui tienne compte, sinon en partie, des groupes sociaux défavorisés – au premier rang desquels elles classent les femmes – afin de résoudre les dilemmes auxquels il est présentement confronté. À travers une analyse des problèmes d'alimentation, d'approvisionnement énergétique, d'approvisionnement en eau potable, de paiement de la dette et de la militarisation croissante, Sen et Grown tentent de démontrer comment une prise en considération réelle de ces problèmes et l'adoption du point de vue des défavorisés conduit à un autre type de développement.

La partie la plus intéressante de leur ouvrage est certainement le troisième chapitre qui porte sur les stratégies et les modes d'action. En termes de stratégies, une distinction classique est opérée entre la sphère économique et la sphère politique. Sur le plan économique, si l'objectif à long terme reste l'équité, ce qui passe par la réduction des dépenses militaires et l'encadrement de l'activité des multinationales, il est tout de même des objectifs à court terme beaucoup plus concrets qui passent par l'autosuffisance alimentaire et par le soutien à l'économie informelle. Sur le plan politique, on parle de mobilisation, de changements législatifs et d'éducation populaire. Ce qui amène à postuler, quant aux méthodes, une centralité des organisations de femmes, dans une perspective qui permet de les inclure toutes.

Les analyses de Gita Sen et de Caren Grown ont le mérite d'être pragmatiques. Malgré des référents théoriques dont l'articulation reste souvent boiteuse, toute une partie de leur ouvrage est centrée sur des solutions concrètes et immédiatement réalisables dans le contexte des sociétés les plus pauvres du tiers-monde. Qui plus est, les solutions qu'elles proposent, loin d'émaner d'une logique idéologique ou technocratique, se fondent sur les stratégies de résistance et de survie déjà développées par les principales intéressées.

Il y a cependant un hiatus entre les analyses qu'elles nous proposent des causes de la misère des femmes et les solutions qu'elles préconisent. Si la logique des organismes de développement est l'enrichissement accru des pays déjà riches, comment espérer que ces mêmes organismes se convertissent à des idéaux de justice sociale et d'équité? Par ailleurs, comment espérer une collaboration harmonieuse entre les organisations de femmes liées au pouvoir et celles qui énoncent des pratiques de résistance des femmes? Ces questions seront abordées dans la dernière section de cet article.

II – Le féminisme: une invention occidentale?

Si le livre de Sen et Grown se termine sur une énumération des diverses composantes actuelles du mouvement des femmes dans les pays du tiers-monde, celui de Kumari Jayawardena⁴ insiste sur l'ancrage historique du féminisme en nous livrant des études de cas sur la Turquie, l'Égypte, l'Iran, l'Afghanistan, l'Inde, le Sri Lanka, l'Indonésie, les Philippines, la Chine, le Vietnam, la Corée et le Japon. Son prisme est celui de l'articulation entre nationalisme et féminisme dès l'émergence d'un mouvement nationaliste.

Si l'objectif de l'auteur est de nous démontrer que le féminisme ne constitue pas une idéologie « importée » mais plutôt qu'il se situe dans la tradition des luttes politiques qui se

4. Kumari JAYAWARDENA, *Feminism and Nationalism in the Third World*, London, Zed Books, 1986.

mènent dans un certain nombre de pays asiatiques depuis le début du siècle, on ne peut que rester perplexe face à sa démonstration. En effet, comme plusieurs avant elle, Jayawardena insiste sur le rapport entre nationalisme et modernisation et sur les emprunts que les mouvements nationaux ont fait à la culture politique occidentale.

Certes, elle souligne la dualité de la pensée nationaliste qui s'inspire à la fois d'une conception de la nation et des statuts politiques tirée de l'expérience occidentale et d'une réévaluation souvant mythique du passé national. Cependant, l'essentiel de sa démonstration souligne que les sources disponibles sur la place des femmes dans les sociétés précoloniales ne permettent pas de dépasser le stade des héroïnes quasi mythiques et de se faire une idée précise de la situation des femmes dans ces sociétés. Cela la conduit donc à analyser l'apparition du féminisme de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle dans les élites occidentalisées.

Il ne faut donc pas se surprendre si les thématiques développées par les féministes asiatiques s'apparentent fortement à celles qui prévalaient dans les pays occidentaux à la même époque (droits politiques, éducation, accès aux professions) et, qu'à la suite des « indépendances » les organisations féministes aient eu tendance à se transformer en clubs de dames patronnesses.

Par ailleurs, il est paradoxal de noter à quel point les élites nationalistes ont attribué le dynamisme occidental à la place que ces sociétés faisaient aux femmes, d'autant plus que le 19^{ème} siècle européen correspond dans la plupart des pays à une détérioration de la situation des femmes, au moins dans les classes dominantes. Dans cette volonté d'imitation des occidentaux développée par les élites nationalistes, il ne fallait donc pas se surprendre que certaines coutumes aient été vues comme « barbares » et que le gage de la modernité passait, entre autres, par l'imitation de la famille nucléaire.

Deux aspects analytiques méritent d'être relevés. Le premier concerne la tension entre l'occidentalisation des femmes et leur rôle de gardienne des traditions. Soulignant d'abord que :

This new conciousness demanded an "enlightened" woman. The new bourgeois man, himself a product of Western education or missionary influence, needed as his partner a "new woman", educated in relevant foreign language, dressed in the new styles and attuned to Western ways — a woman who was "presentable" in colonial society yet whose role was primarily in the home.⁵

Jayawardena nous montre comment les femmes ont eu accès à la « civilisation » occidentale, principalement par le biais de l'éducation, mais s'empresse de mentionner l'usage restreint qui leur était consenti de cette récente « émancipation ».

In their search for a national identity, the emergent bourgeoisies also harked back to a national culture: the new woman could not be a total negation of traditional culture. Although certain obviously unjust practices should be abolished, and women involved in activities outside the home, they still had to act as the guardians of national culture, indigeneous religion and family traditions — in other words, to be both "modern" and "traditional".⁶

Cette tension, elle en voit la résolution dans le développement de la famille nucléaire qui remplit à la fois une fonction d'« occidentalisation » et une fonction d'enfermement des femmes.

5. *Idem*, p. 12.

6. *Idem*, p. 14.

Le second aspect qui retient l'attention, c'est la place prise par les femmes occidentales (missionnaires, infirmières, épouses de responsables coloniaux, épouses de leaders nationalistes) dans la diffusion du féminisme dans les pays asiatiques. Ses analyses de cas tendent à nous montrer que le féminisme se réduit à ces femmes ou encore à celles qui ont pu étudier à l'étranger. Dans son étude de la Chine, elle nous montre certes l'existence d'un féminisme « populaire » à côté d'un féminisme « bourgeois » mais on peut se demander si le marxisme ne constitue pas une des modalités de l'occidentalisation.

Les études de cas se révèlent par ailleurs intéressantes en ce qu'elles permettent de faire émerger une réalité qui est rarement prise en considération. À l'examen des sources, il est quand même fascinant de constater l'abondance de la documentation disponible en anglais et il pourrait être intéressant de vérifier si les archives coloniales françaises recèlent autant de matériel.

On peut toutefois regretter que le prisme choisi fasse en sorte que les études de cas se concentrent sur les seules dimensions « droits égaux » des mouvements féministes de ces pays, plus particulièrement dans le domaine politique. De fait, on reste sur notre faim concernant les pratiques sociales réelles des femmes qui n'appartiennent pas à la minorité occidentalisée, ce qui nous donne peu d'éléments pour comprendre pourquoi, malgré l'existence d'un courant féministe égalitaire réel, les femmes de ces pays sont loin de l'égalité.

III – Vers un modèle théorique

Dans la même collection on retrouve un livre qui se fixe pour objectif d'analyser la place des femmes dans la division internationale du travail.⁷ Le propos est d'envergure, d'autant plus que Maria Mies entreprend de reformuler le féminisme afin qu'il puisse véritablement intégrer les femmes du tiers-monde. Cette reformulation trouve son point de départ dans le développement du féminisme dans le tiers-monde, un développement qu'elle situe beaucoup plus tardivement que ne le fait Jayawardena, et qui malgré les différences dans les manifestations concrètes ne peut que revenir aux relations hommes-femmes.

It seems that when Third World women begin to fight against some of the crudest manifestations of the man-woman relation, like dowry-killings and rape in India, or sex-tourism in Thailand, or clitoridectomy in Africa, or the various forms of *machismo* in Latin America, they cannot avoid coming to the same point where the Western feminist movement started, namely the deeply exploitative man-woman relation, supported by direct and structural violence which is interwoven with all other social relations, including the present international division of labour.⁸

À partir de ce constat du caractère international de l'oppression des femmes, Mies essaie de montrer quels sont les enjeux soulevés par la vague actuelle du féminisme et à quel point celle-ci se différencie des phases précédentes. Pour elle, les aspects centraux en sont la remise en cause du travail domestique et l'insistance sur la violence faite aux femmes. Elle entreprend ensuite un travail d'ordre historique, analysant les débats autour des origines de la division sexuelle du travail et, s'opposant tant aux interprétations d'ordre biologique qu'à celles d'ordre économique, elle souligne que c'est dans le monopole masculin des armes, donc à un niveau politique, qu'on doit situer la source de la division sexuelle du travail.

7. Maria MIES, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, London, Zed Books, 1986.

8. *Idem*, p. 8.

C'est sur cette base que Mies entreprend, ce qui constitue le cœur de son ouvrage, l'analyse du double processus de la colonisation et de l'enfermement domestique des femmes.⁹ Le processus est à la base de l'accumulation du capital dans les pays européens et donc à l'origine de la domination de l'homme blanc.¹⁰ La mise en parallèle de la chasse aux sorcières et du pillage du tiers-monde s'avère intéressante, quoique l'analyse soit souvent peu convaincante historiquement.¹¹ Ce double processus se poursuit de nos jours avec la nouvelle division internationale du travail qui transforme les femmes occidentales en consommatrices et les femmes du tiers-monde en « cheap labor » puisque le travail salarié n'est qu'un ajout à leur rôle réel, celui de ménagères.

Fidèle à sa conviction du fondement politique de l'oppression des femmes, elle montre ensuite comment cette division du travail se fonde sur la violence. Les exemples qu'elle donne concernant le viol en Inde sont à faire dresser les cheveux sur la tête. Loin de faire de la violence un vestige d'un passé pré-capitaliste, elle veut prouver que celle-ci fait intrinsèquement partie du processus de modernisation dans le tiers-monde.

Quant aux solutions envisagées, après avoir démontré, à partir des exemples soviétiques, chinois et vietnamiens, que le socialisme n'en est pas une et qu'il s'avère tout aussi répressif pour les femmes, Mies entreprend de développer une vision féministe de l'avenir qu'elle situe tout entière dans une nouvelle vision de l'économie qui ne serait plus basée sur l'exploitation de la nature, des femmes et des colonies¹² mais sur une autarcie communautaire qui vise la satisfaction des besoins réels plutôt que la croissance à tout prix.

Si cette dernière partie est intéressante dans son objectif, le propos n'est pas toujours à la hauteur et les moyens envisagés pour réaliser cet avenir harmonieux peuvent facilement sembler farfelus. Il y a un décalage important entre les principes envisagés qui peuvent se résumer au contrôle sur son corps et sur sa vie et la poursuite du bonheur comme finalité humaine et les moyens préconisés à savoir une grève de la consommation de tout ce qui ne répond pas à des nécessités vitales. Il n'en reste pas moins qu'il y a des éléments intéressants dans sa tentative de redéfinir le concept de travail en prenant pour point de départ la notion marxiste d'aliénation telle qu'elle apparaît dans les *Grundrisse*.

IV – La dominance du paradigme économique

Cette conclusion pour le moins étrange de Mies ramène aux problèmes que je soulevais par rapport à l'étude de Sen et Grown. On pourrait les formuler de la façon suivante: Peut-on faire des questions de développement un enjeu d'abord économique? Quelles limites recèlent le ravalement économiste du féminisme? Sans prétendre y répondre adéquatement, j'aimerais quand même indiquer quelques pistes de réflexion.

À la première question, il me semble qu'il faille répondre par la négative. Les analyses de Mies, sur les sources politiques de l'oppression des femmes et sur les motivations politiques de leur exclusion du développement ou encore du détournement, par le biais de la

9. Le terme utilisé est celui de « housewifization » qui, littéralement, signifie transformation en ménagère. Pour éviter la confusion, je n'ai pas voulu utiliser le terme de domestication qui aurait été linguistiquement le plus près mais qui est déjà connoté dans un sens partiellement différent.

10. Homme étant entendu ici uniquement dans son acception masculine.

11. Il me semble, entre autres, prématuré de situer la naissance de la famille nucléaire au XVI^{ème} siècle. Les travaux récents en histoire de la famille auraient plutôt tendance à la situer au XVIII^{ème} siècle, sauf en ce qui concerne les Pays-Bas. Mies fait peut-être là une généralisation ethnocentriste.

12. Trois éléments étroitement associés dans l'idée occidentale du progrès et dans le rapport homme/nature propre à la modernité occidentale.

violence masculine, de leur inclusion dans le développement me semblent convaincantes. D'autre part, Sen et Grown, du fait de leur prisme économique sont amenées à évacuer complètement le problème des mécanismes concrets du sexisme dans les sociétés du tiers-monde, limitant le phénomène à une sorte d'idéologie présente dans la seule tête des « développeurs ».

Quant à la seconde question, vouloir envisager les problèmes des femmes du tiers-monde sous un angle principalement économiste, revient également à se dispenser de l'analyse concrète de l'articulation entre sexisme et capitalisme et à laisser la porte ouverte à la naïveté qui verrait dans l'abolition du capitalisme une garantie de libération des femmes. Malgré ses insuffisances, l'analyse de Mies est un premier pas dans la direction d'une appréciation non économique du problème même si ses conclusions nous donnent l'impression d'un retour en arrière. C'est une réflexion qu'il faudra poursuivre.